Sommaire

La morphologie constructionnelle et la structure interne du Syntagme nominal en *kouin KOUAME Yao Emmanuel,* 6

De la photographie au texte : un dispositif de réécriture dans *Lumières de Pointe-Noire* d'Alain Mabanckou *Yao Louis KONAN* 39

Le principe de la transfiguration des évangiles aux œuvres romanesques d'Andrée Chedid et de Ken Bugul..... 93

Le prix de la liberté dans les sociétés africaines conservatrices : étude contrastive de Toiles d'araignées d'Ibrahima Ly et de Le Sous-préfet de Mosé Chimoun 117

La plurifonctionnalite de l'item /wa/ en nuni, langue gurunsi *zakaria yago*..... 141

Au-dessus des dunes de Louis Camara ou Saint-Louis du Sénégal en miroir *Babou DIENE* 165

La littérature ivoirienne à l'épreuve de la Francophonie : Quand les langues maternelles et les variétés locales du français s'invitent dans les textes des écrivains ivoiriens. *Touré Fatoumata Cissé* 198

Candide ou l'actualité de la quête d'une vie supportable *Robert YENNAH*.....227

Analyse structurale et fonctionnalité des fables : le cas de *F*ables des montagnes de Patrice Kayo de *Noel Fotio Jousse LEDOUX*……...259

Rôle et contrôle de la mémoire dans la structure du conte : l'exemple des *Contes d'Amadou Koumba* de Birago DIOP de Assane NDIAYE…….311

Note de lecture : Au-dessus des dunes *Berthe Ghislaine BETIH CHIMO*261 247

SOPHIA

Revue du Laboratoire de Littérature Comparée (LLC)

BP. 5083 Saint-Louis (Sénégal)

Téléphone : (00221) 77 112 84 58 ; 70 202 28 76

E-mail : litcomp52@gmail.com

Compte bancaire : PF Centre Financier de Saint-Louis : 101117621211/07

Directeur du Laboratoire : Mosé CHIMOUN, Professeur Titulaire, Littérature Comparée

COMITE SCIENTIFIQUE

Mosé Chimoun (Sénégal)
Jürg von INS(Suisse)
Adréa CALI(Italie)
Robert YENNAH(Ghana)
Sanou SALAKA(Burkina Faso)
Alain SISSAO(Burkina Faso)
Audette JUIDJE….(Cameroun)
Begong Bodoli BETINA(Sénégal)
Nzachée NOUMBISSI(Sénégal)
François GUIYOBA(Cameroun)
Auguste Owono KOUMA(Cameroun)
Denis DOUYON(Mali)
Philip AMANGOUA (Côte d'Ivoire)

COMITE DE REDACTION

Rédacteur en chef :

Nzachée NOUMBISSI

Directeur de publication : François GUIYOBA

Secrétaire de rédaction : Roxane Monique GOMIS

Trésorier :

Thierno Boubacar BARRY

Candide ou l'actualité de la quête d'une vie supportable

Robert YENNAH[169]

Résumé

Cet article analyse, contredit et nuance les propos de Martin qui, dans *Candide*, invite au travail sans raisonnement car il est « le seul moyen de rendre la vie supportable ». La douleur du mal physique et moral, la convulsion de l'inquiétude et la léthargie de l'ennui exigent un antidote qu'offre le travail mais aussi une vie embrassée à partir d'autres perspectives et options palliatives. Cette étude invite le lecteur à s'armer d'un esprit critique face à la quête d'une vie supportable. Les choix à faire parmi la panoplie d'actes subjectifs et personnels sont suggérés non seulement dans *Candide,* mais aussi par la sagesse populaire.

Mots clés: Quête, vie, supportable, raisonner, travailler.

[169] Robert YENNAH, Enseignant-chercheur, University of Ghana

Abstract

This paper analyses, contradicts and qualifies Martin's contention, in *Candide*, that working without reasoning, is "the only way of making life tolerable". Pain from physical and moral harm, convulsive worries and lethargic boredom require an antidote, which work, but also life embraced from other perspectives, may offer as stop gap relief options. This study invites the reader to demonstrate critical thinking with respect to the quest for a tolerable life. The choices that may be made among the panoply of subjective and personal attitudes are suggested not only in *Candide* but also by popular wisdom.

Key words: Quest, life, tolerable, reasoning, working.

Introduction

L'idée du bonheur au XVIIIe siècle (Mauzi, 1979), telle qu'elle s'exprime à travers la littérature et la pensée françaises, est indissociable de la réaction contre le malheur et le mal immanents à la condition humaine. Alors que d'aucuns se laissent peu ou prou entrainer au pessimisme à l'instar de Chamfort (1857)[170] ou de Schopenhauer (2014)[171], d'autres res-

[170] Chamfort, S-R N. : « Vivre est une maladie, dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures; c'est un palliatif : la mort est le remède » p.25.

[171] Schopenhauer, A. : « Le bonheur positif et parfait est impossible; il faut s'attendre à un état comparativement moins douloureux » p. 30. Cet « état » fournit précisément une définition de l'état d'une « vie supportable » que cherche Martin dans *Candide*.

tent néanmoins optimistes, depuis Socrate jusqu'à Leibniz et plus récemment Braconnier (2014), sans oublier Badey-Rodriguez et Costa-Prades (2014) qui réduisent l'optimisme en exercice. Voltaire, lui,se trouvait tantôt optimiste(« Le Mondain », 1736) et tantôt tellement pessimiste (*Candide,* 1759) qu'il affirme à travers le personnage de Candide : « Il y a horriblement de mal sur la terre » (Voltaire, *RC*: 220)[172];constat auquel l'esprit cynique répond : « Qu'importe […] qu'il y ait du mal ou du bien? Quand sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? » (Voltaire, *RC*: 220). Aux antipodes de ce cynisme se manifeste chez Pangloss un optimisme doctrinal qui se définit comme « la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal » (*RC*:183) : encore une attitude qui vise à rendre la vie supportable. Voltaire lui-même s'est plié aux vicissitudes que sont l'optimisme, le cynisme et le pessimisme devant la vie,d'où sa quêted'une vie supportable, plutôt que du bonheur dans *Candide* (1759). Cet aspect de la vision de Voltaire dans son œuvre fait donc l'objet de notre analyse.

L'exhortation de Martin à ses compagnons de malheur formulée en ces termes : « Travaillons sans raisonner […] c'est le seul moyen de rendre la vie supportable » ne semble pas être une vérité universelle, mais plutôt une vérité circonstancielle qui

[172] Les références aux *Romans et Contes* de Voltaire, édition Garnier Frères, 1960, se feront par *RC*, suivi du numéro de page.

découle de leurs malheurs existentiels et du matraquage philosophique de Pangloss. Martin a compris la futilité du raisonnement philosophique de Pangloss ainsi que la nécessité d'agir au lieu de tenir des propos lénifiants qui collent mal à une réalité atroce. Sa doctrine travailliste qui jette la raison par-dessus bord, est péremptoire et restrictive. C'est ainsi que notre démarche s'inscrit dans une perspective plus globale et prend le contre-pied de la prise de position de Martin pour mettre en exergue la quête de divers moyens de « rendre la vie supportable » c'est-à-dire moins convulsive, moins léthargique et moins douloureuse à vivre. A la problématique d'une vie insupportable à rendre supportable, nous proposons, contrairement à Candide et à Martin, la complémentarité, la souplesse et la subjectivité des solutions en fonction du moment, du lieu et des circonstances.

Cette nouvelle approche contradictoire constitue un changement de paradigme afin d'introduire une ouverture à la conclusion de Martin. Par moyen d'arguments qui dépassent la pensée des personnages voltairiens, nous cherchons à montrer que le travail ne serait qu'un moyen parmi tant d'autres pour rendre la vie supportable. Car, le phénomène de suicide (Durkheim, 1990)est la preuve probante d'une vie insupportable. Les maux physique et moral dont Candide et sa troupe ont été victimes en sont une autre. Suite à cette prémisse, qui constitue une réalité accablante, nous proposons une thèse dont l'argument principal est la complémentarité de

différentes perspectives subjectives pour une vie supportable, grâce aux choix ponctuels ou permanents entre travailler sans raisonner, travailler en badinant, être sans raisonner, être en rétrécissant l'existence …, autant d'astuces pour que la vie, souvent marquée par le souci, le mal, la peine et la douleur, soit supportable. La nouveauté et l'originalité de notre approche consiste donc à démontrer que la préoccupation de Voltaire par rapport à la quête d'une vie supportable dans *Candide* est aujourd'hui d'actualité, même à travers quelques chansons populaires.

1. Rendre supportable une vie insupportable

Transformer une vie insupportable en une vie supportable est sans doute une volonté universelle qui dépasse celle de Voltaire dans *Candide*. Au-delà de la conclusion de Martin que « l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude ou dans la léthargie de l'ennui » (*RC*: 219), bien des situations et des circonstances rendent la vie insupportable ou, au contraire, supportable. La vision dualiste de Matin ne résout donc pas le problème de la condition humaine, et Voltaire estime que ni l'une (la convulsion), ni l'autre (la léthargie) n'est supportable; l'ennui, surtout, étant l'un des trois grands maux de l'homme, après « le vice et le besoin » (*RC*: 220).

Par ailleurs, si la vie est insupportable dans *Candide*, elle n'est ni convulsive par inquiétude existentielle, ni léthargique par cet ennui que les personnages ont d'ailleurs immédiatement combattu dans leur petite métairie. Elle est insupportable parce que Voltaire a choisi de mettre en scène des victimes des maux physique et moral pour illustrer un aspect de l'existence humaine qui s'avère le sort d'une partie de l'humanité dans presque tous les temps et tous les lieux. La souffrance et la douleur physiques infligées par les uns aux autres, que ce soit en situation de guerre (Candide parmi les Bulgares) ou de paix (l'épisode du Nègre de Surinam), trouvent leur expression complète dans *Candide*, de sorte que le personnage de Candide, excédé de douleur et « n'en pouvant plus, demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête » (*RC*: 141). La vie est insupportable dans *Candide* parce que le mal physique se rencontre presque partout et frappe les uns et les autres, à titre individuel ou de façon généralisée : maladie, faim, tempête (*RC*: 147), naufrage, tremblement de terre. Le point culminant de tous ces maux est surtout le mal d'origine humaine : la guerre ou cette « boucherie héroïque » (*RC*: 142) dont la description par Voltaire est une peinture fidèle de ce qui arrive dans toutes les guerres, génocides ou nettoyages ethniques avec des armes blanches ou à feux :

> *Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées qui tenaient leurs enfants*

> *à leurs mamelles sanglantes; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés* (*RC*: 142)

C'est ainsi que cette fiction rejoint la réalité, notamment, des deux guerres mondiales (1914-18 et 1939-1945), et plus récemment du génocide Rwandais (1994) décrit par Dallaire (2011), des massacres en Côte d'Ivoire (mars 2011) et bien d'autres actuellement perpétrés par *Boko Haram* au Nigéria.

Toujours chez Voltaire, l' « histoire de la vieille » (*RC* : 158-164) révèle comment le mal physique et le mal moral ont produit un « nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration » et dont « douze » avaient « mis volontairement fin à leur misère : trois nègres, quatre Anglais, quatre Genevois, et un professeur Allemand nommé Robeck [1672-1739]» (*RC*: 163). Encore une preuve que le mal est géographiquement omniprésent et frappe les gens, indépendamment de leur hiérarchie sociale et de leur profession. D'ailleurs, c'est la conclusion de Martin qui, armé de patience, reste « fermement persuadé qu'on est également mal partout » (*RC*: 218). Les témoignages de tous les

temps et d'aujourd'hui, relatifs au suicide[173], ne manquent pas. Ils constituent l'attestation de ce qui est sous-tendu dans *Candide* : que la vie est insupportable. Alors qu'il cherchait pour compagnon de voyage et d'humeur, l'homme « le plus dégoûté de son état et le plus malheureux de la province » (*RC*: 185), Candide trouva « une foule de prétendants qu'une flotte n'aurait pu contenir » (*RC*: 185), tous essentiellement victimes à différents degrés du mal moral. Martin fut le plus à plaindre, car il « avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille » (*RC*: 186). En plus, « il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait; et les prédicants de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un Socinien » (*RC*: 185.)

En effet, les blessures et scarification de la vie rendent celle-ci insupportable. C'est ainsi qu'enlaidie par les coups de la vie, Cunégonde, « devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable » aux autres (*RC*: 218). Peut-être plus que le temps, le malheur est-il une véritable cause de dégénérescence de l'être humain, au même titre que l'infirmité dont est victime la vieille[174], qui par conséquent « fut encore de plus mauvaise humeur que

[173] Voir le rapport du Programme national d'actions contre le suicide (2011-2014) selon lequel « En 2006, plus de 10,400 décès par suicide ont été enregistrés en France métropolitaine » (p. 6). www.sante-gouv.fr/programme-national-d-actions-contre-le-suicide-2011-2014.html.

[174] Elle dit « J'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape; je voulus cent fois me tuer » (*RC*: 163).

Cunégonde » (*RC*: 185.). Quant à Cacambo, « excédé de travail » manuel au jardin et du commerce de vendeur de légumes à Constantinople, il « maudissait sa destinée » (*RC*: 185) insupportable, et rejoint Pangloss dans le désespoir et la frustration.

Disciple de Leibnitz et précepteur de carrière, Pangloss avait cherché à porter le flambeau de l'optimisme jusqu'au tombeau, et en devenir le martyr; ce genre de martyr qui ne s'en dédit point devant le bourreau[175]. Son« désespoir » (*RC*: 185.) devant l'échec intellectuel et professionnel lui est beaucoup plus insupportable que ne sont tous les malheurs physiques qu'il a subis dans sa chair.

A la lumière de ce qui précède et qui illustre la réalité d'une vie insupportable d'après Voltaire, les malheureux et les victimes des maux moral et physique se trouvent dans la nécessité de chercher à rendre la vie supportable. Pour Voltaire, cette nécessité est impérative et impérieuse : il s'agit d'une prise de conscience qui permet au malheureux de s'accrocher à la vie tout en cherchant à l'adoucir, grâce à des options conscientes visant à atténuer la douleur, la convulsion et l'ennui existentiels.Or, pour y arriver, le travail, le badinage, l'abêtissement, l'inconscience, l'ignorance et le rétrécissement de l'existence font partie de la palette d'options cons-

[175] Pangloss persiste et signe : « Je suis toujours de mon premier sentiment […] car enfin je suis philosophe : il ne me convient pas de me dédire » (*RC*: 216), même s'il « n'en croyait rien » (*RC*: 219).

cientes; et la première question est de savoir quelles seraient les conditions de notre étantité.

2. Être sans raisonner ou raisonner pour être

L'ambiguïté du mot « raisonner » constitue un problème pour le lecteur peu averti. S'agit-il du raisonnement à la Pangloss, réductible au sophisme, ou bien est-il question de raisonnement tout court, au sens de « réflexion »? Car, il s'avère évidemment faux de prétendre que travailler sans « raisonner », c'est-à-dire sans réfléchir, comme un robot, soit un moyen de rendre la vie supportable, et encore moins « le seul moyen », même dans les circonstances où Martin et ses compagnons se trouvaient, et *a fortiori* dans un contexte général ou universel.

Raisonner à la Pangloss, c'est surtout s'engager dans des disputes métaphysiques qui tournent en rond et n'aboutissent à rien d'utile, comme le débat entre Candide et Martin lors de leur voyage à destination de Bordeaux: « Candide continua ses conversations avec Martin. Ils disputèrent quinze jours de suite, et au bout de quinze jours ils étaient aussi avancé que le premier » (*RC*: 188). A l'abri des malheurs pour la première fois dans la métairie, Martin récuse ce genre de raisonnements qui ne font pas évoluer leur condition.

La question de l'étantité par rapport à la faculté de raison ou la capacité de raisonnement, est posée chez Voltaire par le bon bramin en ces termes: « Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus : ceux qui sont *contents de leur être*sont bien sûrs d'être contents; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner » (*RC*: 116),[souligné par nous], comme le témoigne d'ailleurs Descartes qui « tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que celui de la présomption » (Descartes, 1966: 34) et qui se dit toujours : « Il se peut que je me trompe » (Descartes, 1966: 34.).

Au-delà du doute, on estime qu'à défaut de la pensée, on ne peut *être* (au sens cartésien ci-dessous), car on est grâce à elle, étant donné que l'être humain, doté de capacités intellectuelles sûres a un profil en tant que tel. Aussi, Descartes est-il à cheval sur la question de l'étantité lorsqu'il affirme, à propos de la plausible fausseté des perceptions de son propre esprit :

> *Il fallait nécessairement que moi, qui le pensais fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée, […] je jugeai que je pouvais la recevoir* (Descartes, 1966: 60).

Pour Descartes, on raisonne/pense pour être ou on est parce qu'on raisonne/pense. Cependant, à travers ses contes, Voltaire se préoccupe de ce qu'un

être pensant, raisonnable et raisonnant ait tendance à penser à tout, à embrasser, par la pensée, le monde entier et à se faire, par conséquent, des soucis qui entachent sa sérénité et éventuellement rend sa vie insupportable. Ceux qui cherchent à avoir moins de soucis et à rendre ainsi la vie supportable ou même heureuse, pensent moins, choisissent d'*être* sans raisonner, au prix de leur étantité humaine, alors que d'autres embrassent l'ignorance.

3. Éloge de l'ignorance : Neville, Voltaire et Rousseau

Pendant que les uns font l'éloge de l'ignorance, d'autres la pratiquentet font en sorte qu'elle définisse leur être.Cependant, il convient de définirle type d'ignorance qu'on loue, épouse ou reconnaît chez soi; car la réalité de l'ignorance dont il est question chez les philosophes est celle par rapport au monde, aux sciences et les arts et à la somme de connaissances que l'esprit humain souhaiterait avoir.

L'éloge de l'ignorance se fait également aujourd'hui dans les chansons populaires au nom d'une vie supportable, surtout dans « I don't know much » (Je ne sais pas grand-chose) de Neville (2000)pour qui l'essentiel des connaissances d'un amoureux est de savoir qu'il aime son partenaire :

(a) *Look at this face*[176] *// I know the years are showing*
Look at this life // I still don't know where it's going

(b)I don't know much // But I know I love you

And that may be //All I need to know

(c) […]

(d)*So many questions //Still left unanswered*

So much I've never broken through

(e) *And when I feel you near me // Sometimes I see so clearly*

---

[176]Je traduis les paroles: (a) Regardez ce visage// L'âge s'y manifeste, je sais// Regardez cette vie// J'ignore toujours où elle va. (b)Je ne sais pas grand-chose// Mais je sais que je t'aime// Et c'est peut-être// Tout le savoir qu'il me faut. (c) […]. (d) Tant de questions// Restent toujours sans réponses// Tant de choses// Que je n'ai jamais comprises. (e) Et quand je te sens près de moi// Parfois je vois si clairement que// La seule vérité que jamais je connaisse// C'est moi et toi.

The only truth I've ever known // Is me and you

Chez Neville, il convient d'accepter le cours de la vie et d'ignorer son aboutissement (a); car dans la vie, il restera toujours des questions sans réponses, des choses incomprises (d), ainsi qu'une vérité unique, claire et essentielle dont on devrait se contenter (e). Cependant, le refrain (b), qui revient aux lèvres du chanteur, c'est qu'il ne sait pas grand-chose, sauf qu'il aime : unique savoir qui lui suffit et qui tient lieu de tout le reste. Cette attitude répond tout à fait au « je n'en sais rien » (*RC* : 120) du derviche qui, dans *Candide*, « ferma la porte au nez » des métaphysiciens, quoiqu'au contraire un bon vieillard « fit entrer les étrangers dans sa maison » (*RC* : 120.) et leur apprend la valeur salutaire de la culture de la terre, mais aussi et par extension, de toute ressource à faire fructifier.

Par ailleurs, quoique l'objectif de Voltaire soit de condamner la vanité sociale et de louer les compétences pratiques dans *Jeannot et Colin* (1764), il présente le gouverneur de Jeannot sous le même jour que l'amoureux chez Neville qui ne cherche pas à être savant. Aussi ce gouverneur croit-il qu' « un

seigneur comme monsieur le marquis […] ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études » (*RC*: 132), d'autant plus que celles-ci ne garantissent pas la réussite mondaine. Quant à Rousseau (1964), dans la mesure où les sciences et les arts entraînent l'affaiblissement de l'homme et la corruption des mœurs, les ignorer serait plutôt salutaire au genre humain. Enfin, si la sage humilité intellectuelle de Descartes l'amène à ne pas se débarrasser de la vérité mais plutôt à s'embarrasser « de tant de doutes et d'erreurs » (Descartes, 1966: 35) issues de son « ignorance » (Descartes, 1966: 35.), c'est qu'il est de ceux qui acceptent l'ignorance de ce qui est métaphysique ou ce qu'il n'est pas utile de savoir.

4. Tentation d'abrutissement/abêtissement

L'importance de la raison chez l'Homme relève, néanmoins, de la nature même de celui-ci; « car […] la raison […] est la seule chose qui nous rend Hommes, et nous distingue des bêtes » (Descartes, 1966: 33). C'est ainsi que lorsque la raison chez les esclaves ne sert plus à grand-chose, en raison de cet abêtissement auquel ils sont assujettis, le Nègre de Surinam affirme sans ambages : « Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous » (*RC*: 183).

Malgré cette primauté de la raison, Martin osa prononcer cette impérative : « Travaillons sans raisonner ». N'est-ce pas une invitation à

l'abêtissement, à l'abaissement de l'être humain au statut d'une bête de somme? Récuser la raison, c'est donc succomber consciemment ou inconsciemment à la tentation d'abrutissement ou d'ignorance au nom d'une vie supportable. Pour Martin, du moment où ils se sont échappés du tourment physique et corporel, il fallait écarter tout tourment intellectuel et psychologique, par la focalisation sur le travail manuel qui aboutit à l'excellence :

> *Cunégonde était, à la vérité, bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière; Paquette broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service; il fut un très bon menuisier.(*RC: 221).

Le travail devient un palliatif.

Par ailleurs, Voltaire poursuit cette tentation au-delà de *Candide* et en fait un débat dans l'*Histoire d'un bon bramin* (1761) où le bramin, honteux de ses faiblesses intellectuelles et des limites de son savoir, regrette son existence et se dit « je voudrais n'être jamais né » (*RC*: 114). Il se justifie : « J'ignore tout : cet état porte dans mon âme tant d'humiliation et de dégoût que la vie m'est insupportable » (*RC*: 114.). Ainsi se précise, très clairement, le thème de la quête, chez Voltaire, d'une vie supportable, à défaut de fondre dans le néant. Le bramin, « frappé du bonheur […] d'un vieil automate qui ne pense à rien et qui vit content » (*RC*: 115), est donc tenté de rejeter sa quête de

connaissances du monde et du savoir afin de goûter, lui aussi, au bonheur de cet automate. En effet, c'est un vrai ou faux débat selon qu'on veuille respecter ou dépasser, respectivement, les limites des connaissances humaines. D'ailleurs, le bonheur et la raison ou la capacité de réflexion ou même le penchant à s'intéresser au sort du monde et de l'humanité, ne s'excluent t pas forcément. Il s'agit, pour chacun, d'accorder la primauté à l'un ou à l'autre, et de jouir des deux sans qu'il y ait « contradiction » (*RC*: 116) comme le prétend Voltaire.

5. Recours à l'inconscience

Néanmoins, on sait que d'aucuns trouvent insuffisant l'abrutissement comme moyen de rendre la vie supportable, et par conséquent, recourent à l'inconscience. L'inconscience se présente de deux manières : d'abord, celle du matelot dans *Candide* qui a l'audace de braver « des tourbillons de flammes et de cendres » (*RC*: 147) et

court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et, ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et des morts (*RC*: 147)

Pangloss, à juste titre, appelle cette inconscience un manquement « à la raison universelle »

(*RC*: 147), comme chez un dément; car la vie et la mort sont indifférentes à ce matelot ou à toute personne qui se moque ainsi de la vie comme de la mort. Nous sommes en droit de nous demander si c'est en bravant celle-ci que la vie leur semble supportable?

Pourtant, il est une autre inconscience qui s'oppose à celle du matelot et concerne non seulement l'ivresse à la Memnon, qui est censée « dissiper [la] tristesse » (*RC* :83), mais aussi la stupéfaction, l'hallucination et l'hypnose recherchées par les drogués (Salmandjee, 2003) dans nos sociétés ainsi que la rêveriedes solitaires, comme Rousseau. Ce dernier se voit victime de persécutions insupportables, et se plonge dans l'inconscience de la rêverie jusqu'à devenir « impassible comme Dieu même », (Rousseau, 1959: 999). Il sait se laisser flotter dans « une rêverie douce et profonde [qui] s'empare de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système » (Rousseau : 1062-1063). La rêverie aussi est donc, comme le badinage et le travail, un moyen de rendre la vie supportable.

5.1 Badiner en travaillant

Quant à Martin et sa quête d'une vie supportable, la prémisse de son argument est tirée de-Genèse 2 :15 « l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretureum*, pour qu'il travaillât : ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le

repos » (*RC*: 221). L'affirmation est douteuse, mais Martin s'en sert comme une solution unique qui s'impose. En effet, une vie supportable passe par un travail supportable, voire agréable, comme l'atteste la tradition du travail ludique.

5.2 Le travail ludique

On sait qu'en Afrique traditionnelle et ailleurs (Bours, 2007; Borel, 1991), hommes et femmes allègent la charge du travail par la chanson : les femmes en train de moudre le mil à la main, entre deux pierres, ne cessent de chanter ou de fredonner des chansons particulières, alors que les hommes labourent la terre ou bat le mil au rythme de chants bien particuliers. Cependant, cette tradition n'est pas forcément propre à la seule Afrique. Aussi Rousseau ne pouvait-il faire l'éloge du travail sans y associer les chansons destinées à le rendre agréable. Il nous invite à regarder « les prés couverts de gens qui fanent et qui chantent» (Rousseau, 1967: 456). Plus loin, il évoque encore « le chant des vendangeuses » et « le rauque son des instruments rustiques qui les animent au travail » (Rousseau.: 457). Enfin, Rousseau renchérit à l'intention de son lecteur :« Vous ne sauriez concevoir avec quelle zèle, avec qu'elle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux » (Rousseau: 459). La chan-

son de Michel Sardou, « En chantant », donne une autre perspective.

6. Michel Sardou : tout faire à cœur joie, en chantant

L'un des objets de recherche des philosophes du XVIIIe siècle était les conditions du bonheur sur terre ou, à la limite, d'une vie supportable comme le montre Voltaire dans *Candide* (1759), suivi par l'*Histoire d'un bon bramin* (1761); et Montesquieu dans les *Lettres persanes*, (1721). Cependant, cette recherche ne pouvait et ne peut être une préoccupation exclusive aux philosophes. C'est ainsi qu'à sa façon et en chanson, Michel Sardou (2006) propose toute une philosophie d'atténuation des défis de la condition humaine. Il prône la nécessité de rendre la vie supportable par la chanson. Nous reprenons quelques unes des strophes que voici :

(1) *Quand j'étais petit garçon // Je repassais mes leçons // En chantant*

(2) *Et bien des années plus tard, // Je chassais mes idées noires // En chantant.*

(3) *C'est beaucoup moins inquiétant // De parler du mauvais temps // En chantant*

(4) *Et c'est tellement plus mignon //De se faire traiter de con //En chanson.*

(17) *Si ma femme a de la peine // Que mes enfants la soutiennent // En chantant.*

(18) *Quand j'irai revoir mon père // Qui m'attend les bras ouverts // En chantant,*

(19) *J'aimerais que sur la terre // Tous mes bons copains m'enterrent // En chantant.*(20) *La mort c'est plus marrant // C'est moins désespérant // En chantant.*

La chanson vient faciliter ou alléger tout travail, y compris celui de l'écolier (1). A court terme et dans des circonstances plus ponctuelles, la chanson dissipe la mélancolie (2), permet de voir d'un bon œil les mauvais augures (3) et les mépris (4). « Se faire

traiter de con », d'après Sardou, et trouver que cela est « mignon » (4), n'est-ce pas « jouir de la vie, et se moquer des hommes » (*RC*: 115), comme l'affirme d'ailleurs Voltaire? Les strophes 6 à 16 montrent que grâce à la chanson, « l'amour est plus marrant »;que le monde est également « plus marrant et moins désespérant » ; que la chanson aux lèvres, « les hommes vont en galère, à la pêche ou à la guerre »; que par ailleurs, « victoire », « révolution » et même des prières « à Jéhovah, à Jupiter, à Bouddha » s'accompagnent de chansons. Les quatre dernières strophes méritent d'être reprises :

(17) *Si ma femme a de la peine*
(18) *Quand j'irai revoir mon père*
Que mes enfants la soutiennent *Qui m'attend les bras ouverts*
En chantant. *En chantant*,

(19) *J'aimerais que sur la terre*
(20) *La mort c'est plus marrant*
Tous mes bons copains m'enterrent *C'est moins désespérant*
En chantant. *En chantant.*

Enfin, la chanson soulage les cœurs et les âmes en peine (17), renchérit les moments de joie (18) et surtout adoucit la mort (19, 20).Cependant, avant de

mourir celui qui souffre à cause de l'étendu de son être est appelé à rétrécir son existence.

7. Philosophie du rétrécissement de l'existence

Enfin, l'une des conditions d'une vie supportable est le rétrécissement du savoir, de l'action dans le monde et de l'espace où l'on évolue. Rétrécir le savoir, c'est rejeter la réception de vains systèmes métaphysiques assorties de cette impertinente curiosité que manifeste Pangloss qui cherche à savoir: « pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé [?] » (*RC*: 219), ou quelle est « l'origine du mal, la nature de l'âme, l'harmonie préétablie » (*RC*: 220). Le derviche loue l'ignorance par rapport à un tel savoir et ferme la porte au nez de Candide et à ce genre de débat. Ainsi, cette curiosité de Pangloss se heurte et se fracasse contre le sang froid du derviche qui sait se taire avec indifférence devant l'opacité et le mystère du monde.

Si le monde est ainsi incompréhensible, il ne semble pas mériter une attention; car « ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelque fois misérablement » (*RC*: 220). Le travail serait défini par le métier qu'on aura choisi et celui-ci serait la limite de l'engagement de l'individu dans le monde comme le font le Turc et ses enfants qui se vantent de la précieuse sérénité dont ils jouissent. Le bon vieillard turc dans *Candide* est de ceux qui, pour ne pas troubler leur vie et la rendre insupportable, savent se

contenter de leurs propres affaires et ménager une vie douce dans un espace restreint.

Le contentement par rapport à ce qu'on sait et fait, trouve donc un écho chez le « bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'oranger » (*RC*: 220) et qui se « contente » (*RC*: 220.) d'envoyer vendre à Constantinople les fruits de son jardin sans se soucier de l'envergure de sa propriété. Content de son petit métier de cultivateur, il se contente aussi de l'espace qu'il occupe : ces « vingt arpents » (*RC*: 220) qu'il cultive avec ses enfants, alors que Candide imaginait qu'il devait avoir « une vaste et magnifique terre » (*RC*: 220). Bref, une vie supportable est aussi celle menée dans une « petite métairie » (*RC*: 220) ou nourrie à partir d'un lopin de terre de quelques arpents et non pas celle dont l'ambition est d'embrasser et de courir le monde. Réduire ou rétrécir son existence à l'espace d'une métairie, et ses connaissances à l'essentiel, aux moyens de vivre heureux, c'est encore d'autres moyens de rendre la vie supportable.

C'est d'ailleurs en cela que la pensée de Rousseau rejoint et renforce celle de Voltaire; car, affirme l'auteur de l'*Emile*, au-delà de la soif du savoir, « nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les temps, les lieux, les hommes, les choses [...]. Est-il étonnant que nos maux se multiplient dans tous les points par où l'on peut nous blesser? » (Rousseau 1966, p. 97)

Nous relevons dans cette pensée commune aux deux philosophes un principe de dilution et d'éparpillement de l'existence ou du moi, ce qui est contraire au bonheur de l'homme. D'où le cri, voire l'interpellation, de Rousseau : « O homme! Resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable » (Rousseau 1966 : 98). Le comportement du Derviche et du Turc chez Voltaire, en 1759, préfigurait déjà cet appel de Rousseau, en 1762.

Conclusion

Martin, quant à lui, était cependant, trop affirmatif et peu cartésien[177] dans ses propos quand il estime que « le seul moyen de rendre la vie supportable » est de travailler sans raisonner. Que les bienheureux, au nom du progrès, puissent dire « il faut cultiver notre jardin » (*RC* : 221) et que les malheureux puissent dire également : il faut rendre la vie supportable. La première exhortation ne devrait pas occulter cette dernière impérative. Le dénominateur commun est sans doute le travail qui a une valeur utilitaire et instrumentale.

Voltaire a cherché à montrer à travers *Candide* que pour bien des gens sur terre, la vraie question n'est pas d'être heureux, mais plutôt de rendre la vie supportable. Cet article a donc repositionné et recentré la leçon de *Candide* qui n'est plus simplement et uniquement une leçon de culture de notre jardin au sens large avec des connotations mathématiques (Yennah, 2008) mais plutôt la quête d'une vie supportable. D'ailleurs, l'exhortation n'est compréhensible que par rapport à l'acception du vocable « raisonner » au sens de disputer vainement sur une question métaphysique et non au sens fondamental de l'exercice de la raison comme faculté inhérente à la nature humaine. A la lumière de ce sens primitif,

[177] Le quatrième et dernier des « préceptes dont la logique est composée », d'après Descartes est « de faire des dénombrements si entiers, et des revues si générales » qu'on est « assuré de ne rien omettre » (Descartes, 1966: 47).

les propos de Martin se présentent comme une aberration à deux titres : d'abord par le rejet de la raison ou du raisonnement, mais aussi par la prétention que le travail soit le seul moyen de rendre la vie supportable.

Le nouvel optimisme qui se dégage à travers cette étude, c'est qu'il existe, heureusement, bien des moyens de rendre la vie supportable, et le travail n'en est qu'un parmi ces moyens. A la philosophie voltairienne du travail pour que la vie soit supportable, vient s'ajouter celle de la chanson pour que le travail, qui occupe une part importante de la vie, soit également supportable et même agréable. C'est ainsi que nous avons mis en exergue quelques chansons populaires valorisantes dont la philosophie rejoint celle des philosophes et auteurs d'ouvrages littéraires célèbres. Une place est donc faite aux artistes qui ont le sens de la poésie et de la philosophie au quotidien, car dans « Le temple du goût » (Voltaire, 1732) il n'y a pas que les gens de lettres, les artistes aussi y siègent. Enfin, le badinage, l'impassibilité et l'inconscience, surtout devant l'adversité, ainsi que la limitation du raisonnement à la dimension humaine – celle qui permet à l'homme de se bercer dans l'heureuse et innocente ignorance/simplicité – sont dans le lot de ressources pour rendre la vie supportable.

BIBLIOGRAPHIE/WEBOGRAPHIE

BADEY-RODRIGUEZ, Claudine et Costa-Prades,Bernadette (2014) *Développez votre optimisme et votre joie de vivre*.Paris : Albin Michel, Collection « Bien dans ma vie ».

BOREL, François (1991).« Les musiques du quotidien. Rôles de la musique chez les Haoussa du Niger ».In : Aubert, L.. *Onde en musique*. Genève : Musée d'ethnographie. pp. 39-48.

BOURS, Étienne (2007). *Le sens du son : Musiques traditionnelles et expressions populaires*. Paris : Éditions Fayard.

BRACONNIER, A. (2014). *Optimiste*. Paris : Éditions Odile Jacob.

CHAMFORT, Sébastien-Roch Nicholas (1857). *Maximes, pensée, anecdotes, caractères et dialogues*. Leipzig : Alph. Durr., en ligne :

http://books.google.com.gh/books?id=wDZcAAAAcAAJ&pg=PA79&dq=Chamfort,+S-R+N+Maximes+et+pensées (consulté le 15 mars 2014).

DALLAIRE, Roméo (2011). *They fight like soldiers, they die like children*. Great Britain: Arrow Books, Random House.

DESCARTES, René (1966). *Discours de la méthode*. Paris : Garnier-Flammarion.

DURKHEIM, Émile (1960). *Le suicide : étude de sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

MAUZI, Robert(1979). *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises du XVIIIe siècle*. Paris : Slatkine Reprints.

MONTESQUIEU, Charles-Louis de(1964). *Lettres Persanes*. Paris :Garnier-Flammarion.

NEVILLE, Aaron (2000). « Don't Know Much lyrics». en ligne:

http://www.lyricsfreak.com/a/aaron+neville/dont+know+much_20002409.html (consulté le 19 février 2014).

Programme national d'actions contre le suicide (2011-2014), en ligne :www.sante-gouv.fr/programme-national-d-actions-contre-le-suicide-2011-2014.html (consulté le 15 mars 2014).

ROUSSEAU, Jean-Jacques (1967[1761]).*La Nouvelle Héloïse*. Paris : Garnier Flammarion.

ROUSSEAU, Jean-Jacques (1964[1749]). « Discours sur les sciences et les arts ». In : J-J. Rousseau. *Œuvres Complètes*. Tome III, Paris : Pléiade, Éditions Gallimard.

ROUSSEAU, Jean-Jacques (1959).*Œuvres Complètes*. Tome I. Paris : Pléiade, Éditions Gallimard.

SALMANDJEE, Yasmina (2003). *Les drogues, Tout savoir sur leurs effets, leurs risques et la législation*. Edition d'Organisation, Eyrolles, Coll. Eyrolles Pratiques.

SARDOU, Michel (2006). « En Chantant », en ligne :

www.lyricsmode.com/lyrics/m/michel-sardou/en-chantant.html (consulté le 19 février 2014).

SCHOPENHAUER, Arthur (2014).*L'art d'être heureux. À travers 50 règles de vie*. Traduit par Jean-Louis Schlegel. Paris : Seuil.

VOLTAIRE, Marie-Arouet (1960). *Romans et contes*. Paris :Éditions Garnier Frères.

VOLTAIRE, Marie-Arouet (1736).« Le Mondain », en ligne :

www.udel.edu/braun/poetry/voltaire/html (consulté le 19 février 2014).

VOLTAIRE, Marie-Arouet (1732).*Le temple du goût*. 2e édition, Édition critique par E. Carcassonne, Genève : Droz.

YENNAH, Robert (2008). « Nature, Nurture and the Mathematics of Culture in the Light of Selected Works of Voltaire and Rousseau ».In: *Legon Journal of Humanities*. Vol. XIX, p. 77- 107.